DISSERTATION

N° 113.

SUR L'HÉMOPTYSIE,

OU CRACHEMENT DE SANG;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 juin 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR PAUL-FRANÇOIS-RENÉ AUZOUY, de Rignac,

Département de l'Aveyron;

Ex-Chirurgien à l'hôpital et aux ambulances de la vieille Garde.

Principiis obsta, serò medicina paratur;
Cum mala per longas invaluêre moras.
OVIDE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Président.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M DUMERIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE ET DE MON PÈRE,

FRANÇOIS ET PIERRE AUZOUY,

Docteurs en Médecine de la Faculté de Montpellier.

Si je ne parviens pas à faire revivre vos talens, puissé-je du moins rappeler le souvenir des vertus dont vous m'avez laissé un si bel exemple dans la carrière honorable que vous avez parcourue avec tant de distinction pour vous-même et d'utilité pour vos concitoyens!

A MES ONCLES,

MONSIEUR BENOIT AUZOUY,

Prêtre à Toulouse;

MESSIEURS MAZARS DE BELLEFOND;

MAZARS DE PRIGNAC,

Curé de Saint-Aman à Rodez;

MAZARS DE LAMORLIÈRE,

Prêtre.

A MES TANTES,

MADAME MAURANDY, NÉE AUZOUY;

MADEMOISELLE VICTOIRE AUZOUY.

Permettez-moi d'associer dans ce temoignage public de mon amour et de mon respect vos noms unis dans mon cœur.

A LA PLUS TENDRE ET A LA PLUS CHÉRIE

DES MÈRES.

Recevez cet hommage comme l'expression de la plus vive et de la plus sincère reconnaissance, et le premier dédommagement que je puisse vous offrir de tout ce que vous avez fait pour moi.

A MON FRÈRE,

ALPHONSE AUZOUY.

Amitié éternelle et indissoluble.

P. F. R. AUZOUY.

DISSERTATION

SUR L'HÉMOPTYSIE,

OU CRACHEMENT DE SANG.

Considérations générales.

PARMI les affections aussi variées que nombreuses qui abrégent le terme de la vie humaine, il n'en est peut-être pas de plus fréquente ni de plus dangereuse que l'hémoptysie ; car toutes les fois qu'elle est portée à un certain degré, elle entraîne après elle la phthisie pulmonaire, la consomption et une mort plus ou moins prompte, mais toujours imminente. Pour se rendre raison du danger et de la fréquence de l'hémoptysie, il faut considérer, que la texture des vaisseaux sanguins qui se distribuent aux poumons est beaucoup plus délicate et moins dense que celle des vaisseaux des autres systèmes ; qu'ils y apportent, proportion gardée, une bien plus grande quantité de sang que les autres organes n'en reçoivent des leurs ; et que la membrane muqueuse qui recouvre les bronches est mince et facile à se laisser pénétrer par le fluide sanguin. C'est de cette organisation physique des poumons que sont produites, par exhalation, les hémorrhagies pulmonaires : de là provient aussi leur fréquence. A ces considérations l'on doit ajouter le mouvement continuel auquel cet organe est assujetti.

Il est des hémorrhagies qu'il faut regarder comme des efforts salutaires que fait la nature pour prévenir ou terminer heureusement

certaines maladies : loin de les combattre, un médecin prudent doit employer tous ses soins à favoriser leur cours, à les rappeler lorsque leur suppression a donné lieu à des accidens, et s'il est quelquefois permis de chercher à les modérer, ce n'est que lorsque leur trop grande abondance peut causer la perte totale des forces et un épuisement mortel.

Mais d'après ce que nous venons de dire sur la structure des poumons, et d'après l'importance des fonctions qui leur sont assignées, on conçoit aisément que les mêmes principes de traitement ne sont nullement applicables à l'hémoptysie, et que la médecine doit mettre en usage toutes les ressources qui sont en son pouvoir, pour prévenir, s'il est possible, la tendance funeste à se reproduire, qu'on observe dans cette hémorrhagie. Si les moyens préservatifs sont insuffisans, et que la maladie prenne un caractère grave et alarmant; on doit alors avoir recours à un traitement actif et propre à la réprimer, que l'on tâche néanmoins de concilier avec les grands ménagemens qu'exige un organe aussi délicat. En effet, si l'on doit craindre avec raison les dangers que présentent les congestions de nature diverse qui précèdent ou qui suivent l'hémorrhagie active des poumons, l'on ne doit pas regarder comme moins redoutables les accidens qu'entraînent les hémorrhagies passives du même organe; parce que, dues à une faiblesse générale et à l'atonie de la partie qui en est le siége, la cause acquiert d'autant plus d'activité que l'effusion du sang est plus grande : aussi l'observation a-t-elle démontré que plus elle sont abondantes et anciennes, plus elles sont fâcheuses et rebelles à tous les moyens de l'art.

Cette maladie a été désignée par différentes dénominations (1); mais de tous les noms qu'elle a reçus des auteurs, celui d'*hémoptysie* ou *crachement de sang* est préférable à tous les autres, bien qu'il

(1) Synonymie : *hæmoptysis*, Sauvages, Linnæus, Vogel, Sagar, Juncker; *hæmoptoe*, Boerhaave; *sanguinis fluxus è pulmonibus*, Hoffmann; *pneumorrhagie*, Baumes.

n'indique pas d'une manière précise la source du sang, et qu'à la rigueur il soit possible de comprendre sous cette dénomination les *hémorrhagies de la bouche, du pharynx*, et toutes celles enfin dans lesquelles le sang est rejeté par l'expuition. On est convenu de n'appeler *hémoptysie* que l'écoulement du sang venant des poumons et fourni par la membrane muqueuse de cet organe.

D'après le sens que l'on est convenu d'attacher au mot *hémoptysie*, je ne donnerai point ce nom à l'hémorrhagie énorme et promptement mortelle qui a lieu par la bouche, lorsqu'un anévrisme vient à s'ouvrir dans la trachée artère ; je ne parlerai ni des hémoptysies traumatiques qui reconnaissent pour cause la lésion mécanique du poumon, ni de celles qu'on observe dans quelques affections aiguës de la poitrine, ni de celles qui sont critiques et paraissent terminer des fièvres ou des phlegmasies. Enfin je passerai sous silence, comme étrangère à mon sujet, toute hémoptysie symptomatique, ou due à des accidens particuliers, ou à une cause mécanique, etc., et me conformant en cela aux préceptes de l'illustre professeur M. *Pinel*, je suivrai la marche qu'il a tracée, et je me bornerai à la considération de l'hémoptysie qui tient à un état général de l'habitude du corps.

Division. D'après ce savant professeur, je n'en distinguerai que deux espèces : la première, appelée *hémoptysie active*, parce qu'elle est caractérisée par une augmentation d'énergie des propriétés vitales; la seconde, appelée *passive*, parce qu'en effet, dans celle-ci, tout annonce l'atonie et la débilité, et prouve que les parties qui en sont le siége y sont entièrement passives.

Je reconnaîtrai trois variétés de l'hémoptysie active; la première, déterminée par une grande susceptibilité ou irritabilité particulière du poumon, et que j'appellerai *par pléthore locale ;* la seconde, tenant un état pléthorique de l'individu, est produite *par pléthore générale.* Enfin la troisième est celle qui, reconnaissant pour cause une disposition originelle ou héréditaire, une altération de l'organe pulmonaire, est produite le plus souvent *par pléthore locale.*

PREMIÈRE ESPÈCE.

Hémoptysie active.

Définition. Cullen définit l'hémoptysie : « la rougeur des joues ; « un sentiment de malaise, ou de douleur dans la poitrine, avec « chaleur intérieure de cette cavité. Les malades ont de l'op- « pression, un chatouillement dans la gorge, de la toux bien mar- « quée, ou une petite toux sèche spasmodique, *tussis aut tussicula*, « suivies d'une expectoration d'un sang vermeil et souvent écumeux ». Tels sont les signes par lesquels *Cullen* caractérise cette maladie, et que l'on observe le plus souvent dans l'hémoptysie active.

PREMIÈRE VARIÉTÉ.

Hémoptysie active par pléthore locale.

Causes. Elle attaque les personnes douées d'un tempérament très-sanguin, d'une constitution sèche et irritable, quoique nées de parens sains, surtout si elles ont reçu une éducation délicate et efféminée, si elles sont d'un caractère bouillant et irascible; l'habitation dans les lieux secs et élevés, où l'air est très-vif et froid, y dispose beaucoup. Il en est de même de l'âge. On sait, d'après les remarques d'*Hippocrate*, que celui où on y est le plus exposé, est de dix-huit à trente-six ans, jusqu'à ce que la prépondérance d'action du système artériel et pulmonaire cesse et soit remplacée par celle du foie et du système veineux abdominal. Cette maladie est encore particulière à ceux dont le peu de capacité des poumons se manifeste par une poitrine étroite et par la saillie des omaplates, qui indique, selon *Cullen*, que ces personnes ont été long-temps sujettes à une respiration difficile. On l'observe fréquemment chez ceux qui exercent des professions où le corps doit être habituellement courbé en avant,

tels que les tailleurs, les cordonniers, les tisserands, etc. Telles sont les causes prédisposantes de l'hémoptysie par pléthore locale, et ces causes seules, portées à un degré considérable, sont capables de produire la maladie.

Néanmoins, elle est ordinairement l'effet du concours des causes occasionnelles et déterminantes, qui sont celles qui, donnant lieu à une congestion sanguine pulmonaire, exaltent la sensibilité propre aux vaisseaux exhalans et les mettent en rapport avec le sang. Les plus générales sont : la chaleur externe, et surtout celle du printemps et du commencement de l'été, sans même être portée à un degré extrême, parce que, dit *Cullen*, elle raréfie plus les liquides qu'elle ne relâche les solides qui avaient été précédemment resserrés par le froid de l'hiver. Le grand froid, en resserrant l'enveloppe cutanée, et refoulant pour ainsi dire le sang à l'intérieur, surtout du côté des poumons où il se porte avec excès. L'inspiration d'un air chargé de molécules âcres et irritantes, comme de la chaux vive, du plâtre, d'une poussière fine ou de vapeurs acides, comme du gaz acide muriatique oxygéné, sulfureux et nitreux ; en un mot, toute autre substance propre à irriter la membrane muqueuse des bronches quelle qu'en puisse être la nature. La pluie, la gelée ou la neige peuvent aussi, selon la remarque de *Bennet*, être rangées parmi les causes de l'hémoptysie. La diminution ou l'augmentation du poids de l'atmosphère, son état fortement électrique, un air vif et pur, comme celui des hautes montagnes, ou contenant beaucoup d'oxygène ; les vêtemens étroits et qui resserrent la cavité thoracique ; la pression de la poitrine, telle qu'on l'observait autrefois chez les femmes qui faisaient usage de corps de baleine ; la suppression subite de la transpiration par l'impression d'un air froid, surtout à la plante des pieds, d'une hémorrhagie nasale habituelle. L'application de corps très-froids, tels que des bains à la glace, les efforts violens du thorax et des parties voisines pour soulever ou porter des fardeaux, ceux qui accompagnent la déclamation, les cris, le jeu des instrumens à vent ; l'équitation sur un cheval dur et fati-

gant, ou à l'opposite d'un vent froid et violent ; l'usage du muriate suroxygéné de mercure, de l'arsenic ; les émétiques pris à trop forte dose ; la répercussion d'un exanthême cutané, comme la rougeole, la variole, les dartres, etc. La guérison intempestive d'un ulcère que la nature entretenait pour sa conservation, l'abus des plaisirs vénériens, les affections vives de l'âme, la colère, la frayeur et la haine, un amour ardent; les passions tristes long-temps prolongées, comme le chagrin, des nouvelles désagréables et inattendues; les travaux excessifs de l'esprit, surtout ceux qui exaltent beaucoup la sensibilité, tels que la poésie, la composition musicale, et généralement tout ce qui influe principalement sur l'imagination. Enfin, chez les personnes douées d'une grande susceptibilité nerveuse, on a vu les causes les plus légères, comme les asperges, le cresson, le fenouil, etc., donner lieu à l'hémoptysie.

Symptômes. Le malade éprouve d'abord un sentiment de froid aux extrémités, une diminution de la transpiration, de la constipation, une titillation dans l'arrière-bouche et la trachée-artère, un goût douceâtre et salé, ou même de sang dans la bouche, de l'ardeur à la poitrine avec douleur et oppression au moindre mouvement; et bientôt après il rend, avec une toux plus ou moins violente, une plus ou moins grande quantité de sang.

Observation. J'ai vu des exemples d'hémoptysies par irritation locale provoquées par le froid violent, la neige, la suppression de la transpiration, la fatigue, les marches forcées, etc., chez des soldats qui, après la campagne de Saxe et la retraite de Leipsick, venaient de repasser le Rhin dans un état de délabrement et de marasme. Mais soit que leurs corps exténués par les fatigues de la retraite, et épuisés par les privations, fussent hors d'état de résister à ce nouvel assaut, soit qu'il faille l'attribuer à la constitution épidémique de l'air, et à la contagion qui fit de si nombreuses victimes dans les hôpitaux de Mayence et des villes du nord, ces hémoptysies furent généralement funestes à ceux qui en furent attaqués.

SECONDE VARIÉTÉ.

Hémoptysie active par pléthore générale.

Causes. L'expérience nous a appris que les femmes sont moins sujettes que les hommes à ce genre d'hémoptysie, parce que, pendant un grand tiers de leur vie, elles sont assujetties par la nature à une hémorrhagie périodique et habituelle. Mais si les règles viennent à se supprimer, il n'est pas rare de les voir remplacées par l'hémoptysie, et elle offre alors d'autant plus de gravité, qu'il est plus difficile de redonner aux forces de la nature leur direction primitive. Un tempérament sanguin, pléthorique, la jeunesse, le passage brusque d'un genre de vie à un autre diamétralement opposé, comme d'une vie active à un état de tranquillité, et *vice versâ*, peuvent encore être regardés comme causes prédisposantes de cette variété d'hémoptysie.

Les causes efficientes de cette variété sont, la suppression d'une hémorrhagie ou d'une saignée habituelle, l'abus des purgatifs drastiques, et surtout des aloétiques; la cicatrisation d'un ulcère chronique, l'amputation d'un membre, la chaleur portée à l'extrême; enenfin une nourriture abondante, une vie inactive, l'abus des liqueurs spiritueuses, peuvent, en augmentant la pléthore, disposer à cette hémorrhagie comme à toute autre.

Symptômes. Elle est précédée des symptômes propres à l'état pléthorique, et ceux qui en sont menacés éprouvent, quelques jours avant l'invasion de la maladie, une lassitude générale, de la pesanteur de tête, des vertiges, l'apparition de bluettes ou étincelles voltigeant dans l'air à la moindre secousse imprimée à la tête du malade. Ils ressentent dans la poitrine et dans le dos des douleurs vagues, que font cesser momentanément des inspirations prolongées et des pandiculations. Il y a des palpitations fréquentes; le pouls est vif, accéléré,

quelquefois dur et tendu ; des bouffées de chaleur alternent avec des frissons; la toux est sèche; les malades se plaignent de ressentir un goût de sang dans la bouche; et ce seul signe a suffi quelquefois pour leur faire prédire plusieurs jours d'avance le retour de l'hémorrhagie.

Quand le sang est sur le point de paraître, la face pâlit, et à la pâleur succède bientôt une rougeur circonscrite qui occupe les pommettes ; les extrémités inférieures se refroidissent ; le malade éprouve à la gorge une titillation et un chatouillement incommodes ; il tousse et rejette un sang vermeil et écumeux, ou pur, ou mêlé à des mucosités ; sa couleur peut ne pas être éclatante, et même ce liquide peut offrir une teinte noirâtre, pour peu qu'il ait séjourné dans la cavité thoracique. Si la quantité de sang expectorée est peu considérable, la toux est forte et sonore ; elle est peu distincte, au contraire, et ressemble aux efforts du vomissement, si le sang est rejeté à flots. L'effusion faite, il se manifeste dans la poitrine un bouillonnement entendu même par les assistans, et comme si l'air traversait un fluide avec effort. Le malade est obligé de se tenir sur son séant pour ne pas être suffoqué. Sa frayeur est souvent extrême, et elle ne fait qu'augmenter le danger en rappelant le sang de la circonférence au centre. Le crachement de sang ne dure ordinairement que quelques heures ; lorsqu'il doit se terminer, le malade expectore des mucosités blanches opaques, semblables à celles qui sont rendues vers les derniers temps des inflammations catarrhales du poumon ; elles sont mêlées à un sang noir dont la proportion va toujours en diminuant; les traces de sang finissent enfin par disparaître totalement. Le malade éprouve un sentiment de bien-être, il se sent soulagé, le pouls revient peu à peu à son état primitif, et enfin toutes les fonctions reprennent leur ordre naturel, pourvu que l'hémorrhagie n'ait pas été excessive.

Observation. Après la bataille de Craonne et les attaques sanglantes et infructueuses qui eurent lieu devant Laon, nous reçûmes l'ordre de

prendre le service de l'hôpital établi provisoirement au petit séminaire de Soissons. Je reconnus dans l'une des salles un maréchal-des-logis des éclaireurs-grenadiers à cheval de la garde qui, ayant eu la jambe emportée d'un boulet de canon à l'affaire de Craonne, avait été transporté à notre ambulance, où nous lui avions pratiqué l'amputation. Il était jeune, robuste et d'un tempérament fort sanguin. Sa plaie était belle, ses forces bien conservées, et tout semblait lui promettre une prompte guérison, lorsque tout à coup il tomba dans une mélancolie noire et un abattement voisin du désespoir. Se voyant si près de Paris où étaient ses parens, il leur avait écrit de lui faire parvenir les secours nécessaires pour le faire transporter commodément, et aller recouvrer sa santé au sein de sa famille. Il attendait leur réponse avec anxiété et comptait les heures et les minutes. Lorsqu'il vit son espoir trompé, il se crut abandonné de ses parens, les accusa de négligence et de mauvaise volonté à son égard, et, frappé de cette idée, il se laissa gagner par la tristesse la plus profonde; sa plaie devint blafarde; la suppuration, d'abord abondante et louable, diminua considérablement et changea de nature; il perdit entièrement l'appétit, se plaignit de frissons et de malaise; son pouls devint petit et accéléré; son visage, habituellement très-coloré, se couvrit d'une pâleur extraordinaire. Le lendemain, je le trouvai tourmenté d'une petite toux qui revenait par quintes, amenant chaque fois un crachement de sang rouge et écumeux qui durait un quart d'heure, et quelquefois davantage. Ces symptômes continuèrent les jours suivans, les hémoptysies se succédaient, sa plaie empirait, et son état devenait de jour en jour plus alarmant, lorsqu'enfin il reçut la lettre tant desirée avec l'argent qu'il avait demandé. Cet événement opéra dans sa situation un changement pour lequel on avait vainement employé toutes les ressources de l'art. Avec l'espérance je vis renaître peu à peu sa gaîté, ses forces, son appétit. L'aspect de sa plaie devint meilleur, la suppuration se rétablit; enfin, peu de jours après, il fut en état de profiter d'une occasion favorable qui se présenta pour être transporté commodément à Paris, où je l'ai revu depuis parfaitement rétabli.

M. le professeur *Pelletan* a bien voulu me communiquer une observation de cette variété de l'hémoptysie active puisée dans sa pratique, et me permettre d'en enrichir ma dissertation. Une dame, âgée de quatre-vingt-trois ans, douée d'un tempérament sanguin, d'une complexion sèche et irritable, d'un esprit vif et prompt, et d'un caractère irascible, éprouva tout à coup une énorme évacuation d'un sang vermeil et écumeux, sortant par la bouche avec une telle abondance, qu'elle en était presque suffoquée, accompagnée d'une toux sourde et étouffée. M. *Pelletan*, appelé de suite, lui trouva la face rouge, le pouls dur et tendu. Regardant cette congestion sanguine comme une véritable apoplexie du poumon, il ordonna aussitôt plusieurs saignées, et la soumit à un régime éminemment antiphlogistique. Les accidens ne tardèrent pas à se calmer, et l'hémoptysie, s'étant encore renouvelée deux ou trois fois, mais avec beaucoup moins de violence, finit par disparaître entièrement. Depuis deux ans, cette dame jouit, malgré son grand âge, d'une assez bonne santé, et n'éprouve d'autres incommodités que celles qui sont inséparables de la vieillesse et d'une constitution catarrhale. Elle instruisit M. *Pelletan* que, quatre à cinq mois avant sa maladie, ses règles s'étaient rétablies, et qu'elles avaient continué à parcourir avec régularité leur période ordinaire jusqu'au moment de l'invasion, époque où elle éprouvait un retard de quelques jours. Cette circonstance confirma ce professeur distingué dans le jugement qu'il avait d'abord porté sur cette maladie.

TROISIÈME VARIÉTÉ.

Hémoptysie tenant à une disposition originelle.

Causes. Certains caractères physiques et même moraux peuvent faire reconnaître chez quelques individus une disposition originelle à l'hémoptysie. Les principaux sont d'être issu de parens sujets à cette maladie; d'avoir les omoplates saillantes en arrière en forme d'ailes;

une stature élancée due à un accroissement rapide; de joindre à l'étroite capacité de la poitrine une complexion faible, un teint délicat, une peau fine, des dents d'un blanc de lait, une respiration habituellement courte et haute, une voix grêle, glapissante, aiguë ou rauque. A ces signes ajoutez un cou long et mince, des pommettes saillantes et colorées d'une rougeur circonscrite et comme vergetée, des lèvres vermeilles, la sclérotique d'un blanc bleuâtre, l'œil brillant et souvent humecté de larmes, une grande sensibilité physique et morale, beaucoup d'irascibilité, un esprit vif et précoce, un pouls petit et fréquent, des palpitations de cœur qui se renouvellent par intervalles après les repas et un lèger exercice; c'est surtout depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente-six que les personnes ainsi constituées sont exposées au retour de la maladie, qui, le plus souvent, se termine par la phthisie tuberculeuse.

Il est aisé de voir que, chez des individus ainsi disposés, toutes les causes qui tendront à accélérer la respiration déjà habituellement gênée et fréquente, ou qui détermineront une irritation quelconque de l'organe pulmonaire, deviendront facilement causes déterminantes de l'hémoptysie. Ces causes étant les mêmes que celles dont j'ai déjà parlé dans deux premières variétés, je me dispenserai de les rappeler ici.

Symptômes. Ils diffèrent de ceux qui caractérisent les autres variétés de l'hémoptysie, principalement en ce qu'ils se présentent d'ordinaire dans un état chronique, et que leur développement n'a lieu que successivement et avec lenteur. Mais leurs coups n'en sont que plus dangereux et le résultat plus funeste. Le malade est d'abord attaqué d'une toux sèche qui revient par quintes, et se prolonge long-temps sans crachement de sang. Il est sujet à contracter des rhumes pour la moindre cause; la voix devient rauque, la toux plus incommode; le malade perd l'appétit et se plaint de chaleur excessive dans la paume des mains, d'un sentiment d'irritation et de chaleur dans les poumons. Il rend du sang mêlé de mucus, quelquefois en grumeaux, d'un goût salé et nauséabond. Lorsque ces symptômes persistent, et que

le crachement de sang continue, le malade perd son embonpoint, tombe dans le marasme, les sueurs nocturnes le jettent dans les plus cruelles insomnies, la fièvre hectique le consume, la phthisie se déclare, et le malade, victime de cette dernière affection, meurt quelquefois plusieurs mois après la cessation du crachement de sang.

Observation. Qu'il me soit permis, à l'appui de ce que je viens de dire sur cette troisième variété, de rapporter une observation puisée dans ma propre famille. Ayant eu le triste avantage de suivre pas à pas la marche de la maladie qui nous a plongés dans le deuil en nous enlevant un frère chéri, j'en ai étudié tous les symptômes et observé attentivement tous les phénomènes. Convaincu que je trouverais difficilement ailleurs un exemple mieux caractérisé d'hémoptysie tenant à une disposition originelle, je vais, malgré toute la peine que j'éprouve à traiter un sujet qui ne peut manquer de renouveler en moi de douloureux souvenirs et de pénibles émotions, en rapporter les détails.

Mon frère, Marcellin Auzouy, né le 14 mai 1795, jouit, pendant toute la durée de son enfance, d'une constitution vigoureuse et d'une santé robuste. Né de parens sains et bien constitués, rien ne pouvait à cette époque faire soupçonner qu'il portât dans son sein le germe de la funeste maladie qui devait le conduire au tombeau à la fleur de son âge. Parvenu à l'âge de dix-huit ans, il prit tout à coup un accroissement extrêmement rapide, et grandit de six pouces au moins dans l'espace d'une année. Sa taille, jusqu'alors courte et ramassée, fut bientôt remplacée par une stature haute et grêle. A l'embonpoint florissant dont il avait joui succéda rapidement un état de dépérissement et d'étisie. Les couleurs répandues sur sa figure se concentrèrent sur les pommettes, devenues plus saillantes par l'amaigrissement de son visage. Il commença à éprouver tous les symptômes avant-coureurs d'une congestion pulmonaire, et après avoir lutté pendant plusieurs mois contre son mal, il se vit obligé (en mai 1813) de quitter le lycée de Limoges, où il avait été élevé, pour retourner chez ses

parens. La fatigue d'un voyage de cinquante lieues, fait à cheval dans de pareilles circonstances, faillit lui être funeste. Il arriva chez lui dans un tel état de délabrement, qu'on trembla pour ses jours. Il cracha le sang pendant plusieurs mois, et de long-temps l'on ne put espérer d'autre terminaison à ses souffrances que la phthisie pulmonaire. Enfin l'air natal, les soins d'une tendre mère, les talens de MM. *Murat*, *Palous* et *Colomb*, médecins distingués du département de l'Aveyron, secondés par sa jeunesse et par un reste de vigueur, triomphèrent de la violence et de l'opiniâtreté de sa maladie. L'application d'une pommade épispastique sur la poitrine, et d'un cautère au bras, jointe au rappel du flux hémorrhoïdal qui avait été supprimé, fut suivie du plus heureux résultat. Une nourriture saine, le lait d'ânesse, un air pur, un exercice modéré, achevèrent de le rétablir, et pendant quinze mois qu'il passa dans le pays, il y jouit d'une bonne santé.

Venu à Paris en octobre 1814, avec l'intention de prendre un état, il voulut d'abord étudier en médecine. Mais lorsqu'il eut réfléchi aux longues études et aux vastes connaissances qu'exige cette profession, il reconnut qu'elle ne lui convenait point, et il y renonça. En effet, doué d'une conception heureuse et facile, d'un esprit pénétrant et fécond en réparties vives et piquantes, il n'était cependant pas susceptible d'un travail assidu. Naturellement inconstant, aussi prompt à s'enflammer que facile à apaiser, son caractère bon et sensible portait l'empreinte d'une mélancolie habituelle, mais qui parfois faisait aisément place aux accès d'une gaîté folâtre et bruyante. Sa taille était élevée, son teint blanc et délicat, ses yeux brillans et expressifs, la sclérotique d'un blanc bleuâtre; ses lèvres vermeilles, son tempérament sanguin, sa poitrine étroite et les omoplates saillantes. En un mot, il réunissait tous les signes qui annoncent une prédisposition éminente à l'hémoptysie. Pressentant que sa constitution physique et morale le rendait peu propre aux travaux du cabinet, il préféra la carrière des armes, et entra dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps du Roi. Quoiqu'il ne se livrât à aucun excès, et que sa con-

duite fût régulière, les symptômes de sa maladie ne tardèrent pas à reparaître. Dès le mois de janvier 1815, il recommença à se plaindre de douleurs sourdes et d'ardeur à la poitrine, de chaleur dans la paume des mains, de sueurs nocturnes et d'une toux très-incommode. Vainement je le conjurai de faire rouvrir son cautère, qu'il avait laissé fermer trop tôt, de se faire appliquer des sangsues à l'anus pour rappeler le flux hémorrhoïdal qui s'était de nouveau supprimé, et de suivre un traitement, l'infortuné, fermant les yeux sur le danger qu'il courait, et se livrant à cette indifférence sur son sort, qui n'est que trop commune chez les personnes attaquées de la même maladie, fut sourd aux conseils de l'amitié, et persista dans sa funeste indolence. Enfin arriva le moment où il se vit forcé de recourir aux secours de la médecine; malheureusement il était trop tard. Eclairé sur son état par la gravité des symptômes qui allaient toujours en augmentant, il obtint, au commencement de mars, un congé d'un mois pour soigner sa santé, et quitta Versailles pour se retirer auprès de Poissy, chez un ami qui lui offrait un asile. L'air de la campagne et le régime qu'il observa parurent d'abord lui procurer quelque soulagement; mais l'espoir que nous avions conçu de sa guérison ne tarda guère à s'évanouir. Le 31 mars, le temps se trouvant très-beau et la chaleur atmosphérique beaucoup plus forte qu'elle n'a coutume de l'être dans cette saison, mon frère voulut monter un cheval fougueux qui s'abattit sous lui et le jeta à terre, sans cependant qu'il parût en éprouver d'autre mal qu'une certaine agitation. Le reste de la journée s'écoula sans accident; mais le soir, au moment où il allait se coucher, il fut pris tout à coup d'une quinte de toux avec un regorgement de sang si violent, qu'il crut toucher à sa dernière heure, et que M. *Lambert*, médecin à Poissy, appelé de suite, pensa d'abord qu'une effusion aussi abondante ne pouvait provenir que de la rupture d'un anévrisme ou de quelque gros vaisseau. Le lendemain, dès six heures du matin, je fus averti, par un message, de cette fatale nouvelle, et je partis sur le-champ, accompagné de M. le docteur *Baron*, prosecteur de la Faculté. Nous trouvâmes le malade livré aux plus vives terreurs,

éprouvant de fréquentes attaques de toux, accompagnées d'un bouillonnement dans la poitrine et de palpitations sensibles aux assistans, et rendant, par gorgées, un sang vermeil, fleuri et écumeux; son pouls était dur, serré et accéléré. Il avait déjà été saigné au bras, M. *Baron* pratiquade suite une saignée du pied, prescrivit une boisson gommeuse et nitrée, et les crèmes de salep et de riz pour aliment. On l'entoura de toutes les précautions hygiéniques qu'indique l'art en pareille circonstance.

Le 2 avril, continuation des mêmes symptômes, sans aucune rémission; le malade était consterné, et craignait à tout moment d'être suffoqué par l'abondance du sang qu'amenait chaque quinte de toux. Application de douze sangsues à l'anus, émulsion d'amandes douces, levemens laxatifs. Les journées du 3 et du 4 se passèrent à peu près de même. Le 5, les symptômes augmentèrent encore d'intensité; les hémoptysies devinrent plus fréquentes et plus copieuses. Voyant l'inutilité des autres remèdes, il fallut enfin avoir recours aux acides minéraux administrés à petites doses et avec la plus prudente discrétion; et ce ne fut que par leur moyen qu'on parvint à se rendre maître d'une hémorrhagie dont la violence faisait craindre une suffocation imminente. On chercha, en même temps, à détourner la tendance du sang vers les poumons, en appliquant de nouvelles sangsues à l'anus, et à opérer une révulsion par les pédiluves sinapisés, et par l'application de vésicatoires aux jambes. Epuisé par les sueurs nocturnes qui l'empêchaient de goûter un instant les douceurs du sommeil, on tâcha de lui procurer un peu de repos, dont il avait le plus grand besoin, par des potions calmantes et des pilules composées avec le nitrate de potasse, l'opium et la conserve de roses. L'emploi de ces moyens réunis fit cesser l'hémoptysie; mais à cette maladie succéda aussitôt une phthisie aiguë, qui se montra rebelle à toutes les ressources de l'art. Enfin, après avoir eu pendant quarante jours sous les yeux le spectacle déchirant d'un frère chéri, intéressant par sa jeunesse et par mille qualités aimables, luttant contre la mort, en proie aux souffrances multipliées d'une affreuse et terrible maladie,

je le vis terminer dans mes bras sa longue et pénible agonie, et descendre au tombeau ayant à peine atteint l'âge de vingt ans. Perte cruelle, souvenir de douleur gravé à jamais dans mon cœur en traits ineffaçables, et qui sera pour moi un sujet éternel des plus justes regrets ! ! !

SECONDE ESPÈCE.

Hémoptysie passive.

Définition. On peu définir l'hémoptysie passive, l'expuition d'un sang noir, très-fluide, rarement coagulé, qui a lieu sans effort et comme par régurgitation, sans toux, ou du moins beaucoup plus légère que dans l'hémoptysie active, sans douleur ni irritation dans la trachée-artère.

Causes. Les causes de cette espèce d'hémoptysie sont une faiblesse organique du système circulatoire; un régime débilitant, un tempérament lymphatique, la misère, des maladies de longue durée, des veilles excessives, les jeûnes, les macérations religieuses, l'épuisement par la masturbation ou par l'abus des plaisirs vénériens, la lactation trop long-temps prolongée. Les causes directes qui peuvent la produire sont, des hémorrhagies actives qui ont précédé, un état scorbutique, les fièvres ataxiques continues et intermittentes, ataxiques pernicieuses, l'habitation dans un lieu humide et malsain, les passions tristes, en un mot, tout ce qui peut diminuer la sensibilité organique et la tonicité des vaisseaux exhalans.

Symptômes. Le malade n'éprouve ordinairement ni pesanteur, ni picotement, ni chaleur dans les poumons, ni difficulté de respirer, comme dans l'hémoptysie active. On n'observe d'autres phénomènes que ceux de la faiblesse générale. Le sang que le malade rend est d'ordinaire noir, liquide, peu coagulable, quelquefois cependant en grumeaux; il n'en éprouve aucun soulagement; au contraire, le pouls

s'affaiblit, devient plus fréquent; il y a défaillance, anxiétés, malaise, découragement porté quelquefois jusqu'au désespoir; enfin pâleur et flaccidité générale de la peau.

Observation. Ayant été chargé, au mois de mai 1814, d'un service médical à l'hôpital St.-Charles à Orléans, j'ai eu quelques occasions d'observer cette maladie chez des soldats bas-bretons à peine échappés à des fièvres putrides ou malignes, et fortement attaqués de nostalgie. J'ai toujours vu qu'elle avait une issue funeste. La situation de cet hôpital près des bords de la Loire, dont il n'est séparé que par une chaussée étroite, sur un terrain humide et marécageux, et de niveau avec les eaux de la rivière, contribuait aussi beaucoup sans doute à produire cette maladie, en même temps qu'elle augmentait considérablement le nombre et la malignité des fièvres adynamiques et ataxiques qui exercèrent cette année tant de ravages dans l'armée française.

Diagnostic.

Quelque facile que paraisse le diagnostic de cette maladie, d'après les symptômes dont nous avons fait l'énumération, il n'en est pas moins vrai que souvent on l'a confondue avec l'hémorrhagie de la membrane qui tapisse la bouche, le nez, le pharynx, la face interne de l'estomac. Cependant nous avons des signes assez caractéristiques pour signaler la partie qui fournit l'hémorrhagie.

L'hémorrhagie buccale est assez rare; elle n'est précédée ni de fièvre ni de toux; on n'observe, pendant l'accès, ni titillation de la trachée-artère, ni chaleur dans la poitrine, ni aucun des signes que nous avons dits être les avant-coureurs de l'hémoptysie active. Il suffit, le plus souvent, de faire rincer et ouvrir la bouche au malade, pour voir le sang sortir de quelque point de cette cavité. Il n'est ni vermeil ni écumeux; le plus ordinairement liquide et de couleur foncée. Cette hémorrhagie est souvent un symptôme du scorbut; elle peut être aussi produite par la suppression de quelque autre écoulement san-

guin, ou par quelque cause mécanique dont la connaissance éclaire le diagnostic. On serait plus facilement induit en erreur par l'hémorrhagie gutturale, surtout si le sang, coulant des parois inférieures du pharynx, hors de la portée de la vue, et irritant la glotte, était rejeté écumeux dans un effort de toux. Dans quelques cas, le sang produit par une hémorrhagie nasale peut se porter sur le poumon et donner lieu aux mêmes effets. Il arrive quelquefois que les personnes chez lesquelles ces symptômes surviennent sont fort alarmées, et se croient attaquées d'hémoptysie; mais leur frayeur ne tarde pas à se dissiper avec la cause qui l'a produite. *Van-Swieten*, dans ses commentaires sur les aphorismes de *Boerhaave*, en cite un exemple. Il fut appelé auprès d'un jeune homme qui eut en dormant une hémorrhagie nasale. Comme ce malade était couché dans une position horizontale, le sang tomba dans la gorge et excita une toux si violente, qu'il se réveilla fort effrayé, et crachant du sang en abondance, *è quà evigilans, sanguinem expuit, undè maximè perterritus fuit æger, credens se hæmoptysi laborare.* *Van-Swiéten* lui ordonna de se laver la bouche avec de l'eau tiède, de tenir la tête droite, et même de la porter un peu en avant; le sang put ainsi couler par les narines, et le malade fut rassuré. Quelquefois aussi des malades vraiment hémoptysiques cherchent à se persuader que le sang qu'ils rendent vient des parois de la bouche ou du pharynx, et non du poumon. On peut leur laisser cette idée; mais il faut soi-même prendre garde de se laisser tromper par les apparences, car souvent, dans le compte qu'ils rendent de leur maladie, ils s'efforcent de faire partager au médecin une erreur qu'ils craignent de voir détruire.

L'hémoptysie ne peut guère être confondue avec l'hématémèse ou vomissement de sang que par un observateur peu attentif. Il est vrai que le sang, lorsqu'il sort en grande quantité du poumon, semble vomi et non rejeté par un effort de toux; mais elle devient plus sensible lorsque l'hémorrhagie commence à diminuer. Dans l'hémoptysie, du moins quand elle est active, le sang sort vermeil et écumeux; dans l'hématémèse, il est fétide, noirâtre, grumelé, mêlé à des mucosités

glaireuses ou aux matières alimentaires, il est évacué en plus grande quantité que quand il vient des poumons. La toux et le vomissement peuvent aussi indiquer la source du sang, si on fait attention à celui de ces deux phénomènes qui a précédé l'autre. Si le vomissement a paru le premier et provoqué la toux, le sang sort de l'estomac. Nul doute qu'il ne sorte du poumon, si la toux a précédé le vomissement. Cette réflexion de *Cullen* est ingénieuse et vraie; mais ne peut être utile qu'autant que le médecin a pu être témoin de l'accès, ou qu'on lui en a fait un rapport exact. Il est rare cependant que la toux des hémoptysiques soit assez forte pour exciter le vomissement. Dans l'hématémèse, les selles du malade sont sanguinolentes; elles ne le sont point dans l'hémoptysie, et les malades qui sont attaqués de cette dernière affection éprouvent ordinairement une constipation opiniâtre. A l'ensemble de ces signe joignons l'aphorisme suivant d'Hippocrate : *Qui sanguinem spumosum vomunt, dolore intra septum transversum non existente, de pulmone vomunt.*

Il importe beaucoup, pour éclairer le diagnostic, de prendre en considération les signes précurseurs de la maladie, les causes qui ont pu y donner lieu, et certaines circonstances particulières, telles que l'âge, le sexe du malade, etc. Les femmes, par exemple, sont plus sujettes à l'hématémèse, et les hommes à l'hémoptysie. Cette dernière maladie, produite par les causes que nous avons énoncées, n'attaque d'ordinaire que les individus âgés de quinze à trente-six ans; l'hématémèse, au contraire, survient à tout âge, surtout dans la vieillesse, et peut être due à un coup porté sur la région épigastrique, ou à toute autre cause différente de celles que nous avons assignées à l'hémoptysie.

Prognostic.

L'hémoptysie est une des hémorrhagies qui présentent le plus de dangers et de suites fâcheuses à cause de la structure fine et délicate des poumons, et de l'importance de la fonction qu'ils remplissent. Son caractère de gravité est fondé moins sur son abondance que sur

son retour fréquent, car, selon la remarque de *Baillou*, un organe contracte d'autant plus facilement une affection, qu'il en a été plus souvent le siége. Elle n'est pas également dangereuse chez tous les individus; une foule de circonstances en font varier le prognostic, selon la cause dont elle dépend. Celle qui survient chez un homme fort et bien constitué, et qui est produite par un état de pléthore générale, par l'omission d'une saignée, la résection d'un membre, les abus des plaisirs de la table, est en général la moins dangereuse. Celle qui tient à la suppression d'une évacuation habituelle, comme du flux hémorrhoïdal, des menstrues, n'a rien qui doive alarmer, pourvu qu'il n'y ait aucune prédisposition originelle ou acquise, qu'elle ne soit point douloureuse, et qu'elle s'arrête dès qu'elle a fourni une évacuation suffisante. On ne doit la regarder que comme une aberration des forces exhalantes, qui, détournées des organes utérins ou du rectum, etc., s'arrêtent sur l'organe pulmonaire, où une action sympathique les appelle. Elle se guérit facilement quand on peut rappeler l'évacuation ou la remplacer: *sublatâ causâ, tollitur effectus.*

Une des plus fâcheuses, parmi les hémoptysies produites par irritation ou fluxion locale, est celle qui est l'effet de vapeurs corrosives, Mais la plus dangereuse de toutes est, sans contredit, celle qui dépend d'une disposition habituelle et héréditaire, qui finit presque toujours par dégénérer en phthisie pulmonaire. En général, l'hémoptysie active est rarement funeste comme hémorrhagie; elle ne le devient que parce qu'elle donne lieu à la phthisie. L'hémoptysie passive est d'un mauvais augure. En effet, elle n'est le plus souvent que le symptôme d'affections très graves, du scorbut, des fièvres adynamiques et ataxiques. Dans ces cas, elle est promptement suivie de l'épuisement le plus marqué, se termine souvent par l'hydropisie, et enfin par la mort.

Ouverture cadavérique.

On trouve dans les poumons de ceux qui sont morts après avoir craché le sang des tubercules en différens endroits, et des endurcis-

semens aux environs desquels les vaisseaux sont très-dilatés. M. *Portal* a vu, sur des sujets morts d'hémoptysie, les glandes bronchiques engorgées et couvertes de vaisseaux sanguins très-distendus; plusieurs étaient béans dans la cavité des bronches remplis d'un sang un peu séreux. Les poumons étaient d'un rouge foncé, gorgés de sang, et ce fluide était épanché en masse, sans la moindre apparence de corruption ou coagulé en larges grumeaux. *Reill* assure avoir trouvé des concrétions polypeuses dans les vaisseaux pulmonaires. *Hoffmann* a vu ces derniers, ainsi que les cavités droites du cœur, très-dilatés. *Bichat* dit avoir ouvert très-souvent des sujets morts pendant une attaque d'hémoptysie, et avoir examiné, sous ce rapport, les surfaces bronchiques, jamais il n'a trouvé la plus légère trace d'érosion, malgré la précaution de laver exactement les surfaces, de les faire macérer et de les examiner à la loupe.

PREMIÈRE VARIÉTÉ.

Traitement de l'Hémoptysie active.

Cette variété de l'hémoptysie active étant déterminée par une fluxion locale qui augmente l'action des vaisseaux exhalans des bronches, et les tient dans un état de dilatation, peut se terminer d'elle-même d'une manière favorable par la cessation du mouvement fluxionnaire qui l'a produite, et par la constriction tonique des exhalans. Il sera donc utile de la respecter et d'en abandonner la guérison à la nature, toutes les fois qu'elle est modérée, que les forces sont en bon état, et qu'elle ne donne pas lieu d'appréhender une altération de la la partie qui en est le siége. En effet, le poumon peut, dans ces cas, sans que son organisation en soit lésée, devenir l'émonctoire que la nature a choisi pour le débarrasser d'un fluide dont l'accumulation nuit au libre exercice de l'importante fonction qui lui est confiée. Toute autre méthode qui tendrait à faire cesser brusquement l'hémorrhagie pourrrait laisser subsister la congestion pulmonaire, dont le dégorgement est la première indication à remplir, et donner ainsi

lieu à la phthisie ulcéreuse. Mais aussitôt que l'hémorrhagie est arrêtée, le médecin doit s'attacher à prévenir une nouvelle congestion de l'organe pulmonaire.

Si l'hémoptysie se maintient avec opiniâtreté, il faut chercher à détruire l'irritation pulmonaire qui l'entretient et à calmer la toux. A cet effet, on ordonne les boissons adoucissantes et émulsionnées. Lorsque le malade est d'un tempérament délicat et d'une grande susceptibilité nerveuse, on emploie avec le plus grand succès les calmans, les antispasmodiques, tels que l'éther, le camphre, les bains tièdes, auxquels on associe quelquefois très-utilement l'opium. Ces remèdes conviennent surtout dans l'hémoptysie produite par la commotion excitée par les passions violentes. Il faut, dans cette variété, être très-réservé sur l'emploi des saignées locales, de peur, si on en abusait, de voir l'hémoptysie devenir passive d'active qu'elle était. Cependant elle peut être employée avec avantage lorsque les causes et les symptômes qui l'accompagnent annoncent que le sang est accumulé en grande quantité dans les poumons, et y cause une irritation vive. Dans ce cas, les saignées locales par les sangsues appliquées aux hyppocondres, au périnée, pourront, en agissant à la fois comme révulsives et évacuantes, prévenir la suppuration qui pourrait être la suite de cette congestion pulmonaire.

On aura aussi recours aux pédiluves simples et animés, aux sinapismes, aux ventouses, aux lavemens simples et aiguisés, aux vésicatoires appliqués aux cuisses, entre les épaules, et sur les régions intercostales, enfin à tous les révulsifs possibles appliqués sur les parties qui, par leur voisinage ou leurs sympathies particulières, seront en relation avec l'organe pulmonaire. C'est ici le cas d'insister sur les purgatifs doux, qui ont le double avantage d'opérer une dérivation sur le canal intestinal, et de vaincre la constipation dont s'accompagne presque toujours l'hémoptysie.

On doit, en outre, modifier le traitement suivant la cause qui a donné lieu à l'hémoptysie : ainsi, dans celle produite par la répercussion des exanthèmes; on doit mettre en usage les moyens capa-

bles de les rappeler ou de suppléer à leur défaut, tels que les vésicatoires, les sétons, les cautères, les ventouses, les sudorifiques suivant l'exigence des cas. Les mêmes moyens seront employés contre les métastases rhumatismales, arthritiques, etc.

Fink, *Stoll*, rapportent des exemples d'hémoptysies causées par l'impression sympathique de la bile sur les poumons ; elles doivent être traitées par les évacuans. Si la turgescence bilieuse est supérieure, l'émétique est alors le meilleur remède; si elle est inférieure, il faudra administrer sur-le-champ les purgatifs acides et salés. On préviendra les rechutes très-faciles et très-dangereuses par des remèdes propres à fortifier l'estomac et les intestins. On s'abstiendra soigneusement de la saignée, qui est constamment nuisible dans cette espèce d'hémoptysie.

Traitement de la seconde variété.

Si l'hémorrhagie a lieu avec modération, sans troubles et sans efforts trop violens, elle n'exige qu'une méthode naturelle, parce qu'elle tend d'elle-même à une terminaison favorable. Cependant comme la fièvre et la fluxion, quelque modérées qu'elles soient, font toujours craindre une altération dans les fonctions si délicates du poumon, le médecin tâchera de réprimer l'effort hémorrhagique par l'application de sangsues à la vulve ou à l'anus, par la saignée du pied, par les ventouses scarifiées, moyens infiniment préférables, dans ces circonstances, aux saignées générales, parce qu'outre l'avantage d'exciter une révulsion prompte et favorable, ils n'ont point l'inconvénient de diminuer autant les forces du malade. C'est surtout lorsque l'hémoptysie dépend de la suppression menstruelle ou hémorrhoïdale qu'on les emploie avec avantage, en prenant pour règle de tirer, toutes les fois que la chose est possible, du sang de l'endroit le plus voisin du siége de l'hémorrhagie primitive. Ainsi, on placera les sangsues à l'anus, si le flux hémorrhoïdal a été supprimé; on les placera à la vulve, si c'est le flux menstruel; si le

pouls est plein, fort et dur, s'il ne devient pas mou pendant l'hémorrhagie, la saignée, plus ou moins répétée selon l'âge, le sexe, la force du malade et la gravité des symptômes, devient le véritable remède, et celui dont on retire les effets les plus heureux et les plus prompts; elle sera soutenue par des boissons relâchantes et émollientes, telles que les décoctions légères de riz, d'orge et de grande consoude. *Hoffmann* loue surtout les boissons dans lesquelles entre une légère dose de nitrate de potasse qui, d'après les observations du docteur *Dickson*, est un des plus sûrs antiphlogistiques, et le plus propre à modérer la force et la fréquence du pouls : on emploie aussi le petit-lait, l'eau de veau, de poulet, l'eau de fontaine légèrement acidulée avec le vinaigre, le suc de citron. Le malade observera en même temps une diète sévère, et gardera une position horizontale dans un air frais, de manière que la tête et la poitrine soient plus élevées que le reste du corps.

Traitement de la troisième variété.

Arrêter la tendance qu'a le sang à se porter vers le poumon, diminuer l'irritation pulmonaire, et fortifier tout le système; telles sont les indications que nous présente à remplir cette troisième variété d'hémoptysie active, la plus dangereuse de toutes, la plus fertile en phénomènes morbifiques, et presque toujours l'avant coureur de la phthisie; l'emploie des dérivatifs est le moyen le plus propre à remplir la première indication. On choisira de préférence ceux qui agissent sur la peau ou sur les intestins : tels sont l'urtication, les lavemens animés, les sinapismes, les ventouses, les frictions irritantes, les pédiluves, les vésicatoires, les sétons, les cautères, qui conviennent beaucoup, si le malade a été sujet à des éruptions cutanées, à des ophthalmies, à des engorgemens glanduleux, etc., s'il est sanguin, ou qu'il existe une vive irritation au poumon ou des signes de pléthore, on se permettra une légère saignée locale, l'application des sangsues à l'anus, par exemple; dans tout autre

cas elle doit être proscrite, comme capable de favoriser les congestions locales, en diminuant la force du système vasculaire, déjà si faible chez les hémoptysiques.

Ces moyens seront secondés par l'usage des boissons propres à diminuer l'irritation pulmonaire, à étancher la soif et à entretenir la liberté du ventre ; ainsi, on donnera des tisanes adoucissantes et légèrement apéritives; les émulsions d'amandes douces et narcotiques à dose proportionnée à la force des symptômes nerveux ; l'huile de lin, qui a été recommandée comme agissant par une espèce de vertu spécifique ; le lait, et notamment celui de chèvre, rendu légèrement laxatif : les mucilagineux, tels que l'amidon, les gommes arabiques et adragant, le salep donné en poudre, en crème, en tisane la décoction blanche de *Sydenham* conviennent surtout lorsque les malades sont affaiblis par l'hémorrhagie. On emploiera, à titre de topique, l'eau en vapeur ou mêlée avec du vinaigre ; les fomentations émollientes et légèrement narcotiques sur la poitrine, des linimens de même nature sur les mêmes régions.

Le malade sera placé dans une température fraîche, car rien ne favorise davantage les hémorrhagies que la chaleur externe ; il habitera un appartement bien aéré, mais à l'abri des courans d'air, et dans lequel on aura soin d'entretenir une humidité et une fraîcheur continuelles. Les alimens seront donnés en petite quantité et tirés du règne végétal : il évitera de parler, autant qu'il sera possible, et se couchera de manière à être presque assis dans son lit. Les personnes hémoptysiques et irritables ont besoin de dormir : il faudra donc provoquer le sommeil, s'il n'a pas lieu, par de légers calmans; on entretiendra aussi, dans les bornes convenables, toutes les sécrétions et excrétions, soit naturelles, soit artificielles.

Lorsque l'irritation pulmonaire et le crachement de sang auront cessé, ou qu'ils ne seront plus dus qu'à un état de faiblesse, on aura recours, pour fortifier tout le système, aux secours de l'hygiène, qui sont de la plus grande utilité à la fin de toutes les espèces d'hémoptysies, mais notamment de celle dont il s'agit : on prescrira,

par degrés, un air vif, pur, aromatisé, la promenade du matin à pied ou en voiture, l'équitation, l'exercice modéré, les voyages et les habitations maritimes, dont *Gilchrist* a retiré de si grands avantages dans le traitement de cette maladie. On relevera les forces en employant les alimens, qui sous un moindre volume, contiennent le plus de matière nutritive : *Maximum alimentum sub minimâ mole.* On choisira parmi les boissons celles qui fortifient sans irriter; car c'est en employant des moyens qui ne soient ni trop affaiblissans, ni trop stimulans, qu'on peut remédier à la débilité des organes pulmonaires, et soutenir le système général des forces. L'emploi sage, bien dirigé, et long-temps continué de ces méthodes curatives et prophylactiques, peut seul prévenir les rechutes, et faire éviter les dangers qui menacent les personnes attaquées de cette hémoptysie.

Traitement de l'Hémoptysie passive.

L'hémoptysie passive, dépendant entièrement de l'atonie et de l'épuisement des forces, et en amenant rapidement la dissolution totale, il faut se hâter de la combattre par tous les moyens propres à relever les propriétés vitales affaiblies, et à raffermir la cohésion entre les solides et les fluides; on y parviendra par l'emploi des toniques et des excitans. Ainsi, des alimens nourrissans, un air vif et pur, des frictions sèches sur tout le corps avec une flanelle imprégnée de vapeurs aromatiques, rempliront parfaitement cette indication. S'il existe de la toux et de l'irritation, on les calmera par des boissons douces et mucilagineuses; on administrera ensuite le quinquina seul, ou uni à l'acide sulfurique, la décoction de cachou, le sulfate de fer, l'alun incorporé dans la conserve de rose, l'arnica, la consoude, le suc de citron, le vinaigre; enfin tous les fortifians, les astringens et les styptiques, par le haut, sous différentes formes, et par le bas en lavemens; si l'hémorrhagie dure depuis long-temps et que le malade soit très-abattu, il conviendra de relever subitement les forces vitales par le moyen des cordiaux et des échauffans, tels

que le vin, les substances aromatiques, la thériaque, le philonium : on y joindra les rubéfians et les vésicans à l'extérieur, ces derniers agissent par l'irritation vive qu'ils produisent, et non comme révulsifs. Des boissons très-froides ou de la glace pilée, appliquée sur la poitrine, ont quelquefois réprimé subitement des hémoptysies tellement copieuses, qu'on pouvait craindre qu'elles ne devinssent promptement mortelles.

Tous les moyens que nous venons d'indiquer, doués de beaucoup d'énergie et d'activité, pourraient être très-dangereux entre les mains d'un médecin inexpérimenté, et leur administration exige beaucoup de prudence et de sagacité. Malheureusement, il n'est que trop fréquent de voir, malgré les plus grandes précautions, leur emploi sagement dirigé échouer complètement, et le malade succomber environné des agens les plus puissans qui soient au pouvoir de la médecine. Mais que peut-elle faire lorsque la nature inactive se retire et l'abandonne elle-même ? *Quidquid medicina possit, nihil est absque naturâ.*

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Autumnus tabidis malus. *Sect.* 3, *aph.* 10.

II.

Juvenibus autem, sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, epilepsiæ, et cæteri morbi, maximè verò suprà nominati. *Ibid. aph.* 23.

III.

Qui sanguinem spumosum exspuunt, his ex pulmone talis rejectio fit. *Sect.* 5,, *aph.* 13.

IV.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica : tusses movent, sanguinis eruptiones ac catharros inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Ibid.*, *aph.* 32.

VI.

A sanguinis sputo puris sputum, malum. *Sect.* 7, *aph.* 15.